

ASTHEURE, ON PARLE - EXPÉRIENCE D'UN DISPOSITIF PARTICIPATIF EN LIGNE AU SEIN D'UNE COMMUNAUTÉ LINGUISTIQUE MINORITAIRE. LE CAS D'UN WEBZINE ACADIEN

ASTHEURE, ON PARLE - EXPERIENCE OF AN ONLINE PARTICIPATORY DEVICE IN A MINORITY LANGUAGE COMMUNITY. THE CASE OF AN ACADIAN WEBZINE

Laurence ARRIGHI

Université de Moncton, Canada

laurence.arrighi@umoncton.ca

Résumé

Les médias socionumériques ont permis l'émergence d'espaces au sein desquels des groupes minorisés peuvent partager leurs préoccupations. En Acadie s'est développé ces dix dernières années expérience originale : le webzine *Astheure*. Son approche collaborative permet à quiconque de proposer des textes sur des enjeux sociaux qui affectent la société acadienne, qu'ils soient politiques, économiques, culturels. Dans cette contribution, ce sont les articles qui traitent d'enjeux linguistiques qui m'intéressent. Par une analyse thématique et critique, je regarde quels enjeux sont mis de l'avant, par qui, comment ils sont traités et quelle réception ils reçoivent. Mes résultats montrent que les enjeux linguistiques sont majoritairement abordés par des spécialistes quand il s'agit de parler du statut de la langue. Plus rarement, lorsque la question de la forme de la langue est abordée, elle est alors traitée sous l'angle du vécu.

Mots-clés : Webzine, Acadie, situation minoritaire enjeux linguistiques, approche collaborative

Abstract

Social media has allowed the emergence of discursive spaces where minority groups can share their concerns. Over the past ten years, we have seen the development of an original experiment in Acadie: the webzine *Astheure*. Its collaborative approach enables anyone to submit texts on social issues affecting Acadian society, politically, economically or culturally. In this article, I study the texts published in *Astheure* focused on linguistic issues. Through a thematic and critical analysis, I look at which issues are put forward, by whom, how they are treated and what reception they receive. This topic accounts for about a fifth of the webzine's content. My results show that language issues' treatment is quite different when the status of language is discussed (mostly by specialists), on the one hand, from when language use is discussed (mostly by speakers themselves, sharing their lived experience and feelings), on the other hand.

Keywords: Webzine, Acadie, minority situation language issues, collaborative approach

Dans le cadre d'une recherche plus générale sur l'appropriation des espaces socio-numériques comme lieu de production d'un discours sur soi au sein de la communauté linguistique minoritaire acadienne¹, je m'intéresse ici à une expérience pionnière dans le domaine, celle du webzine *Astheure*. *Astheure* est « un webzine qui donne la parole à ceux qui ont à cœur l'Acadie » tel que présenté sur la page d'accueil. Sa formule privilégie ainsi l'approche collaborative où tout un chacun peut proposer, moyennement le respect de quelques règles de formatage et d'étiquette, des textes abordant « une foule d'enjeux sociaux (contemporains ou historiques) qui affectent la société acadienne, qu'ils soient politiques, économiques, culturels » (Présentation). Dix ans après sa création (le premier article date du 25 mai 2013), le webzine peut s'enorgueillir de plus de 500 contributions réparties en 10 catégories signées par plus d'une centaine de collaborateurs et collaboratrices et objet de quelques 320 000 vues². Sur *Astheure* on peut voir aborder une multitude d'enjeux sociaux. Dans cette contribution, ce sont uniquement les articles qui traitent d'enjeux linguistiques qui m'intéressent. Par une analyse thématique et critique, je regarde notamment la place que prennent les enjeux de langue au sein du webzine, lesquels sont mis de l'avant, par qui et comment sont-ils traités ? Le cas échéant, quelle réception reçoivent les textes traitant de questions linguistiques ? Je précise que dans cette étude, le choix de cet observable – celui des questions de langues – s'est fait *a priori* étant donné la centralité de ce thème en Acadie et de mon propre domaine de recherche.

Dans un premier temps, je m'arrête sur le format webzine puis je présente le média *Astheure*. Je traite ensuite du modèle de fonctionnement de ce type de média, notamment les caractéristiques sociotechnodiscursives des textes proposés sur de telles plateformes. Je présente ensuite le rôle que l'on reconnaît, ou pas, à ce type de médias comme espace de prise de parole, de participation à la vie collective. Enfin, dans une partie plus directement analytique, je rends compte des résultats de ma recherche en tentant de répondre aux questions ci-dessus. Je fais la proposition qu'étudier le contenu discursif du webzine *Astheure* contribue à dresser un état du discours social (Angenot, 1989), pour mon cas, sur la langue, en Acadie.

1. LE WEBZINE *ASTHEURE* COMME OBJET MÉDIATIQUE

1.1. Le webzine : format et fonctionnement

Un webzine, mot-valise issu de la fusion de *web* et *magazine*, est, comme son nom l'indique, un magazine publié sous le format d'un site Internet. Il ne peut toutefois être appréhendé comme la simple transposition du magazine imprimé en sa version digitale. Sa conversion numérique exploite les possibilités offertes par le Web notamment les effets visuels, les options de navigation au sein du contenu (via la navigation linéaire ou ciblée, grâce au sommaire, auxquelles s'ajoutent les suggestions de lecture dues à des algorithmes). Le

¹ La communauté acadienne francophone vit à l'est du Canada dans une situation de minorisation linguistique face au groupe anglophone dominant. Il est à noter que les provinces actuelles où résident ces deux groupes relèvent des territoires traditionnels de groupes autochtones qui ne les ont jamais cédés.

² En date du 6 mai 2023, on comptait exactement 517 contributions et 371 054 vues. Pour une communauté qui compte tout au plus 250 000 personnes, ces chiffres sont relativement importants.

webzine donne la possibilité à son lectorat de retrouver des articles, reliés thématiquement, par l'intermédiaire des liens connexes. L'outil permet également d'effectuer une recherche transversale dans l'ensemble du contenu. Ces précisions ne sont pas anodines ou purement techniques car elles engagent un mode de lecture.

Diffusé sur internet, les webzines sont accessibles sur tout type de supports (ordinateurs, tablettes, téléphones cellulaires) ce qui les rend facilement consommables. Les webzines sont en outre très souvent en libre accès comme c'est le cas pour *Astheure* (gratuit et sans abonnement).

Stratégiquement, un webzine comme nombre d'objet numérique à l'heure du Web 2.0 est (au moins partiellement) présent simultanément sur plusieurs plateformes dans une démarche de découvrabilité ou de visibilité. Ainsi, *Astheure* (conçu sur WordPress³) met de l'avant les nouveaux articles en publiant des annonces sur ses comptes Facebook et Twitter, annonces renvoyant aux articles et partageables⁴. Un webzine propose toujours une expérience interactive plus ou moins importante. Les articles d'*Astheure* peuvent être commentés, aimés et partagés directement sur le site du webzine ou à partir des insertions sur d'autres médias sociaux numériques.

Un webzine n'est pas non plus un objet à l'identité numérique bien tranchée. Il se situe entre le site internet (c'est ainsi que les promoteurs d'*Astheure* présentent parfois leur création) et le blogue. Ce qui le distingue le plus du blogue est sans doute la multiplicité des plumes qu'il donne à lire, il serait une sorte de blogue collectif. C'est aussi ce qui le rapproche le plus d'un magazine.

Un webzine peut être la possession d'un grand groupe de presse ou autre, être le fruit du travail de professionnels (journalistes et webmestres) et avoir des ambitions nettement commerciales mais il peut être aussi le fruit de l'aventure de quelques personnes et avoir des objectifs sociaux, politiques, culturels avant tout. C'est le cas d'*Astheure* qui est une initiative à but non lucratif, portée à bout de bras par des bénévoles qui reçoivent les textes, les révisent, les mettent en ligne, modèrent les commentaires, etc. Un webzine peut en effet avoir ses rédactrices et rédacteurs attirés ou fonctionner selon un mode collaboratif où tout récepteur peut devenir émetteur et vice-versa ce qui est assez typique du web. En effet, un webzine, à l'instar d'autres médias sociaux numériques, peut être fondé en tout ou en partie sur des contenus produits par des utilisateurs ou contenus d'utilisateurs (*users generated contents* ou *users contents*), puisque à la différence des médias traditionnels, bien des médias du Web 2.0, ne sont plus simplement des médias de consommation mais aussi des médias de production si bien que l'on emploie parfois le terme de produsage (Paveau, 2017 : 263-267) pour qualifier leur modèle de fonctionnement. Ce faisant les webzines peuvent être envisagés comme des espaces collectifs de prises de parole,

³ Ce logiciel gratuit de création de sites Web est le plus utilisé au monde ce qui témoigne de la dimension artisanale de l'entreprise.

⁴ La stratégie consiste à diffuser dans les comptes Facebook et Twitter d'*Astheure* « une accroche » : titre du billet, premières lignes, illustration et hyperlien renvoyant au billet. Cette annonce, potentiellement aimée, commentée, partagée, retweetée participe de la visibilité qui est l'un des enjeux d'internet. Cette stratégie contribue aussi à la puissance d'agir (*empowerment*) des individus (Millette, 2015 : 201-203).

des espaces de discussion, de contestation, etc. Et, c'est bien ainsi que les promoteurs d'*Astheure* voient leur création.

1.2. *Astheure* : un nouvel espace à habiter⁵

C'est à un groupe de cinq étudiants acadiens en sciences sociales de l'Université d'Ottawa que l'on doit la naissance au printemps 2013 d'*Astheure* comme lieu de débat. L'un des membres fondateurs, Julien Abord-Babin⁶ signe l'un des premiers textes « Pourquoi *Astheure*? » (26 mai 2013). Si c'est un adjectif de temps « typiquement » acadien qui a été pris pour titre, c'est bien un espace qui vient d'être créé par manque d'espaces. En effet, selon Abord-Babin, alors qu'il y a un « besoin de se parler » et « une volonté de débattre des différents défis auxquels l'Acadie doit faire face » (Abord-Babin 2013), l'Acadie manque de lieu pour ce faire. Quelques espaces alternatifs ont existé au cours du temps mais « les structures actuelles ne suffisent plus et [...] bien des gens qui voudraient [...] contribuer peinent à trouver une place dans le débat contemporain sur l'avenir de l'Acadie » (Abord-Babin, 2013). Ce débat serait aux mains de « nos principales institutions » et c'est là :

« l'un des plus grands obstacles à la réflexion sur l'Acadie : l'espace public où il devrait prendre place s'est terriblement institutionnalisé au fil des ans. Le débat semble trop souvent dominé par une poignée d'acteurs et d'experts, tous plus ou moins issus du milieu associatif ou du monde académique. » (Abord-Babin, 2013)

Abord-Babin pointe là la logique du « toujours les mêmes » très présente dans la francophonie minoritaire canadienne (Heller, 1999). De plus, il reproche à ces institutions (et plus largement à la communauté acadienne) une certaine culture du consensus et potentiellement de la part d'une proportion assez importante du corps social un désengagement⁷ :

l'Acadie est souvent frileuse lorsque vient le temps de débattre, préférant souvent le consensus [...] Mais l'Acadie n'en est pas pour autant homogène et en acceptant tout simplement de se taire, c'est le développement de notre communauté qui risque de souffrir [...] Malheureusement, force est de constater que la participation au sein des nombreux organismes acadiens est en déclin [...] Cela signifie [...] qu'une poignée de personnes finissent par être les seuls à se prononcer sur ce qui devrait pourtant être envisagé comme autant de projets collectifs pour l'Acadie. (Abord-Babin, 2013)

Dans ce contexte, « [l']objectif premier d'*Astheure*, c'est [...] de décloisonner le débat sur l'Acadie contemporaine et les nombreux défis auxquels elle est confrontée en tant que société minoritaire » (Abord-Babin, 2013). L'espoir est alors « d'encourager des gens de différents horizons à partager leurs réflexions sur l'état de l'Acadie. » (Abord-Babin, 2013) Pour y arriver l'équipe se propose de tirer parti de la « foule d'outils » dialogiques offerts par internet. En ce sens, *Astheure* s'inscrit dans un mouvement plus large où les fonctionnalités du Web vont faire fleurir nombre de sites à vocation d'agora. On peut mettre en parallèle le projet *Astheure* avec

⁵ L'expression est de Ferron (2019) qui à ma connaissance a signé la seule étude sur *Astheure* en s'y intéressant dans le cadre plus général d'une recherche sur la pratique de l'essai en Acadie.

⁶ Les autres membres fondateurs sont Justin Dupuis, Marie Hélène Eddie, Luc Léger et Gilbert McLaughlin.

⁷ Le discours n'est pas nouveau, à propos de ces paroles Ferron souligne que l'« [o]n croirait lire un essai écrit dans les années 1970, ou 1980, ou 1990. [...] un fond discursif persiste. Ce qui change, ce sont les voix qui l'entretiennent. » (2019 : 305)

d'autres initiatives du même acabit. Le principal comparant est le webzine *TaGueule*, « crachoir collectif », « purgatoire pour les cyniques et les optimistes francophones de l'Ontario » (Manifeste de *TaGueule*), dont le ton est, comme on le voit, plus incisif. Comme autre média « alternatif » en ligne en Acadie, on peut citer l'expérience de *La Plaise*⁸ et comme expérience princeps sur le net, le site Acadie-urbaine⁹.

Deux autres textes réflexifs viendront au cours des années commenter le contenu et l'impact du webzine (Eddie et Léger, 2016 ; Eddie, 2018).

2. DE QUOI ASTHEURE EST-IL LE NOM ? MODALITÉS DE FONCTIONNEMENT ET IMPACT SOCIAL

À mon tour j'interroge ci-après la forme et le rôle d'un média tel qu'*Astheure* en passant par une réflexion plus générale sur les médias participatifs en ligne et leur ambition sociale et politique.

2.1. Le webzine comme genre discursif

« Les données du Web constituent un terrain de recherche précieux pour la linguistique, mais elles posent également de nouveaux défis entre autres pour la caractérisation des données en termes de genre discursif. » (Gjesdal et Gjerstad, 2014 : 49) Bien des recherches portant sur des corpus numériques débutent par des considérations similaires. Pour l'analyste qui se penche sur des textes en ligne, il n'est en effet pas toujours aisé de savoir à quel type de données discursives nous avons affaire. Or, les données issues du web posent des questions en termes de représentativité, de qualité et d'hétérogénéité et c'est précisément pour cela que « la notion de genre discursif joue un rôle essentiel » (Gjesdal et Gjerstad, 2014 : 50) car le genre a « une incidence sur les pratiques langagières de tout niveau¹⁰ » (Rastier, 2001, cité par Gjesdal et Gjerstad, 2014 : 50). Cette notion, issue de l'analyse littéraire, se définit « à partir des critères fonctionnels, comme la visée communicative et rhétorique [...] aussi bien que formels » (Gjesdal et Gjerstad, 2014 : 50). Dans certains domaines, ainsi le monde littéraire mais aussi le monde des médias traditionnels, le genre relève d'une pratique discursive certainement souple mais aussi relativement fixe ce qui permet de le reproduire ou de l'interpréter. L'émetteur, le récepteur et l'analyste savent en général à quoi ils ont affaire.

La classification des genres du Web reste ouverte. Paveau (2019) ramène cette question à celle des « formes-textes » et propose que certaines formes sont héritées, d'autres natives mais stabilisées, d'autres en cours de stabilisation mais aussi en émergence ou en devenir. Toutes viennent accroître le répertoire des formes d'écriture en ligne sachant que sans doute aucune

⁸ *La Plaise* est média satirique acadien en ligne qui présente de fausses nouvelles à partir de faits réels. Les textes sont rédigés sur un ton ironique voire parodique, souvent pour tourner l'actualité en ridicule dans un but de divertissement. Voir : <https://laplaise.wordpress.com/a-propos/>

⁹ Site désormais fermé. Voir historique http://www.ameriquefrancaise.org/fr/article-246/Acadie_urbaine:_nouvel_espace_virtuel_du_patrimoine_acadien.html#.ZFPH3C-yJbU Acadie.Urbaine fut un lieu de débat sur langue (voir Cormier, 2010)

¹⁰ Rappelons ici que la notion de genre joue un rôle essentiel dans l'analyse linguistique, elle a permis l'appréhension de types de discours, a servi de point de référence pour la collecte de corpus et joue souvent un rôle central dans l'analyse des discours médiatiques (Konstantopoulos et Kella, 2001).

forme-texte n'est inventée *ex nihilo*.

Ferron (2019) travaillant sur les textes d'*Astheure* leur assigne *a priori* un genre, celui de l'essai ce qui est finalement assez ingénieux. Nous avons bien affaire à des écrits non-fictionnels, présentant un certain polymorphisme, presque toujours rédigés dans un certain but de persuasion, des textes qui se fondent certes sur un savoir mais aussi qui mettent de l'avant une expérience ce qui correspond aux caractéristiques du genre de l'essai.

Ce qui est certain c'est que par rapport à l'écrit non-numérique, les genres du web présentent des caractéristiques sociotechnolinguistiques qui impactent différents niveaux.

Les discours numériques se distinguent en effet par leur composition plurisémiotique, c'est-à-dire par le recours à l'image fixe et animée, parfois le son : les contributeurs et contributrices d'*Astheure* peuvent proposer une image pour illustrer leur propos ce qui peut orienter la lecture voire l'initier. Les discours numériques se caractérisent aussi par leur augmentation : sur *Astheure* on peut commenter, liker, partager sur un réseau social (voir *supra*). Les discours numériques sont marqués également par leur délinéarisation *via* le lien hypertexte, on peut en voir un exemple ici :

Martin Normand a publié un commentaire sur les plus récentes données du recensement chez la sœur d'*Astheure* : TaGueule [...] il rend manifeste une attitude symptomatique de la francophonie institutionnelle (ceux que j'appelle les francophones professionnels) que Martin LeBlanc Rioux dénonce dans un texte récent [...] C'est qu'on a peur de parler de la langue, donc on la relègue à des comités d'experts qui s'expriment derrière des portes closes (Wade, 10 juin 2013)

La mobilisation par chaque contributeur, contributrice de ces fonctionnalités est certes dépendante de leur niveau de littéracie numérique. Notons, toutefois que participer à *Astheure* ne requière aucune habileté technologique particulière étant donné que l'insertion des textes en ligne se fait *via* l'envoi aux responsables du webzine. Il n'en demeure pas moins que la question est intéressante à poser : qui participe à *Astheure* et, plus largement, est-ce que *Astheure* contribue à la participation individuelle à la vie collective ?

2.2. Le webzine comme site discursif : portée et participation

Astheure est le « webzine qui donne la parole à ceux qui ont à cœur l'Acadie » (Présentation). Toutefois, malgré toutes les déclarations d'ouverture, communes sur les médias en ligne, il demeure vain de penser que toute l'Acadie s'exprimerait sur *Astheure*. Cette question appelle un développement sur la notion de participation en ligne.

Il existe un certain nombre d'études scientifiques et d'essais (sur ce sujet la distinction n'est pas toujours évidente) sur la participation citoyenne aux médias en ligne d'où ressortent souvent des positions tranchées. Monnoyer-Smith (2011) propose sur le sujet une réflexion intéressante. Partant du constat que chaque nouvelle technologie de communication a soulevé son lot d'espoirs quant à la participation sociale des individus ordinaires et a fait l'objet d'une littérature mettant de l'avant des techniques de plus en plus innovantes aptes à combler le vide entre politique et citoyen, les études empiriques (sur la réelle implication de personnes au profil différencié) ont été plus nuancées. En effet, un clivage sépare assez nettement cyber-optimistes et cyber-pessimistes à propos d'internet et des nouveaux médias en ligne. Comme le note Monnoyer-Smith si l'on ne peut nier que l'utilisation massive d'internet et son appropriation citoyenne notamment *via* les réseaux sociaux ont renouvelé les formes de la médiation en

politique, « les attentes [...] d'une nouvelle ère de la participation qui [...] revivifierait la vie démocratique ont, pour une large part, été déçues. » (2011 : 157) Comme le note la chercheuse pour les cyber-optimistes, internet est synonyme de médium de diffusion de l'information rapide, peu cher, alternatif aux grands médias et dont le contrôle par les pouvoirs économiques ou politiques est difficile à mettre en œuvre. Par ailleurs, « les nouveaux moyens de communication autorisent des échanges asynchrones et de pair à pair, autant que synchrones et de masse. Ils filtrent et brouillent les indices sociaux présents dans toute communication et participent ainsi à l'égalité des échanges en ligne. » (2011 : 158) Les pessimistes soulignent un fossé (une fracture) numérique au sein de la population loin d'être toute connectée, et que cet écart :

accroît des inégalités de genre, d'éducation et de revenus déjà prégnantes dans la société. À ceci s'ajoutent des effets de domination constatés sur le terrain qui viennent contredire les espoirs d'égalité d'accès à la parole : ainsi, loin de constituer des espaces d'expression libres et ouverts, les arènes virtuelles sont tout autant que les autres soumises à des formes d'imposition de pouvoir, accentuées par les inégalités d'accès et/ou de maîtrise de l'outil informatique. Finalement, les leaders d'opinion constitueraient toujours une élite à part, monopolisant les échanges et recréant en ligne des hiérarchies sociales peu différentes de celles qui existent hors ligne. (2011 : 158)¹¹

Monnoyer-Smith propose de sortir de cette polarisation entre un internet au service de la diversité des opinions et un internet presque oppressif qui sont autant de croyances socialement répandues mais aussi scientifiquement validées alors qu'il serait épistémologiquement plus sage de les questionner avant de les entériner¹². Monnoyer-Smith propose surtout de dépasser cette dichotomie et d'étudier plutôt « comment les dispositifs en ligne "travaillent" la participation et contribuent à sa (re)structuration, voire à sa mutation » (2011 : 158-159). Depuis la parution de l'article de Monnoyer-Smith, il ne fait plus de doute qu'internet et les médias socionumériques n'ont pas étouffé l'implication, la mobilisation, la contestation aux vues de leur rôle dans nombre de mouvements sociaux (Ali-Bencherif et Mahieddine, 2023). Dans le cadre d'une réflexion sur la participation en ligne, on peut aujourd'hui reconnaître que toutes les pratiques du blogue notamment, qu'elles soient individuelles ou collectives, de production comme de consommation, offrent un outil de plus dans le répertoire d'actions publiques à la disposition des individus.

3. LE DISCOURS SUR LA LANGUE DANS *ASTHEURE* : UNE APPROCHE THÉMATIQUE ET CRITIQUE

3.1. Qui parle, comment, de quoi et avec quelles conséquences

Avant d'en venir au thème des débats linguistiques qui se donnent à lire sur *Astheure*, il est

¹¹ Hidman (2008) par exemple fustige la prétendue vertu démocratique des blogs et autres webzines, selon lui : « [p]arler des blogs comme donnant du pouvoir aux citoyens ordinaires repose sur une double erreur lorsque les top-bloggeurs sont plus éduqués, majoritairement masculins et culturellement moins divers que l'élite des médias pourtant largement critiqués par ces mêmes blogs. » (cité par Monnoyer-Smith, 2011 : 158)

¹² Pour Monnoyer-Smith cette vision dichotomique émane de la difficulté de la recherche à penser les usages des technologies autrement que dans une perspective déterministe, souvent pour les critiquer. Dans la même veine, Paveau pointe une certaine technophobie, une idéologie dualiste (2017 : 121-127) où réel et virtuel sont mis dos à dos et où une équation erronée conduit à poser que toutes nos activités non connectées sont réelles et toute notre vie connectée virtuelle ce qui pour certains équivaut alors à factice.

important de s'arrêter sur d'autres paramètres qui ont leur importance pour comprendre ces discours. Je rappelle que mon approche est celle de l'analyse du discours, en partant de la proposition que le discours est partie prenante du social, qu'il le reflète et le constitue en même temps. Méthodologiquement, étant donné l'ambition générale (généraliste) de cette contribution, je procède avant tout à une analyse de contenu (Paillé et Muchielli, 2012) afin de faire ressortir des données discursives assez importantes des thèmes et sous-thèmes. Je procède aussi à une analyse critique minimale (Chouliariki et Fairclough, 1999) en tentant de répondre à quelques questions classiques de l'analyse critique de discours, les questions qui donnent le titre de cette sous-partie.

La question du format et plus largement de la forme appelle quelques commentaires. Comme tout média, *Astheure* possède des exigences minimales en termes de format, ainsi une contribution soumise doit comprendre entre 500 et 1200 mots. Le format offre donc une certaine amplitude pour développer un propos sans décourager des contributeurs, contributrices qui seraient moins prolixes (les personnes moins habituées à l'exercice de la parole publique). En outre, l'équipe offre un accompagnement éditorial aux contributeurs putatifs. En fait les propriétés formelles des textes parus dans *Astheure* sont variables. On retrouve une écriture assez académique, qui est parfois soulignée comme un frein à l'accessibilité mais aussi un style qui est volontairement « libéré ». On note dans certains textes le recours plus ou moins massif au vernaculaire local, le chiac qui apparaît comme un choix expressif¹³. La variabilité des styles apparaît somme toute limitée sur *Astheure* et de nombreux contributeurs et contributrices apparaissent comme des usagers de l'écrit plutôt confirmés. Cela nous entraîne vers la question de l'identité sociale des personnes contribuant au webzine.

On peut d'abord noter que certaines personnes qui contribuent à *Astheure* le font sur une base régulière (au moins sur un laps de temps) ou du moins plus d'une fois. Dans ce contexte, *Astheure* arrive-t-il à atteindre son but de permettre une pluralité de voix ? Pour qui connaît le discours social en Acadie, on peut certainement admettre qu'*Astheure* a offert un renouveau, au moins partiel, en ce qui concerne les producteurs de discours. Certains des grands producteurs de discours en Acadie ne se sont jamais manifestés sur *Astheure*. Je pense aux éditorialistes et chroniqueurs réguliers des médias acadiens (essentiellement ceux qui œuvrent au sein de *L'Acadie Nouvelle*). Mais encore de grands tribuns acadiens sont restés à l'écart d'*Astheure*. Les raisons de certaines absences notables ne sont pas aisées à cerner et l'on ne peut que spéculer, toutefois on peut surtout dire aux vues de ces absences que oui *Astheure* a, en partie, permis de sortir de la logique du « toujours les mêmes » ... bien que d'autres mêmes reviennent. Avant de s'arrêter sur l'identité de quelques contributeurs notons qu'un texte soumis à *Astheure* doit être signé d'un nom « légal ». Le pseudonymat qui est l'une des grandes propriétés de la participation en ligne n'est pas possible à ce niveau (les commentaires eux peuvent être signés avec un pseudonyme)¹⁴. Alors qui écrit dans *Astheure* ?

¹³ Ce que recouvre le nom de chiac est variable mais renvoie peu ou prou à une pratique linguistique marquée par l'oralité et le recours à des éléments venus à la fois de formes plus anciennes de français et de la langue majoritaire, l'anglais. Actuellement lorsque ce parler est utilisé par des personnes éduquées, comme le sont les contributeurs d'*Astheure*, on estime qu'elles peuvent en tirer un capital de distinction à l'instar de son utilisation dans des textes de créations (Leclerc, 2005).

¹⁴ Dans mes extraits, je conserve le nom de la personne ayant contribué afin de lui reconnaître son auctorialité.

Dans un milieu « exigü » comme la francophonie acadienne, l'analyste qui connaît le milieu peut traiter aisément la question de l'identité de l'émetteur, qui peut être aussi renseignée par la mini biographie dont chaque contributeur, contributrice doit accompagner son texte¹⁵. Une analyse sommaire fait apparaître de nombreux universitaires dont quelques grands noms de la recherche sur la francophonie canadienne. La majorité sont en sociologie ou en science politique. Il y a aussi des contributeurs en littérature, deux linguistes, quelques historiens. S'ils ne sont pas des professeurs ou professeuses, plusieurs contributeurs sont des étudiants et étudiantes (ce qui peut en partie être un corollaire du fait que les initiateurs d'*Astheure* étaient eux-mêmes au début de l'aventure des étudiants). Plusieurs artistes sont aussi intervenus. En majorité, c'est surtout la jeune génération (les personnes entre 18 et 40 ans) mais pas uniquement. Certains activistes ont également une présence plus ou moins marquée. On note encore des actrices et acteurs sociaux qui ont ou ont eus des engagements politiques ou institutionnels. En conséquence on peut se demander si on est sorti de la logique du « toujours les mêmes » ? Sans répondre directement à cette question, on peut souligner qu'*Astheure* a permis une certaine diversité. Pour ne retenir que la diversité de genre, Ferron (2019) a raison de dire que l'on a vu émerger des voix féminines, puis des personnes n'entrant pas dans les cases traditionnelles du genre, dans un paysage discursif où le débat d'idées médiatiques semble encore dominé par les hommes (il n'y a jamais eu, à ma connaissance, d'éditorialiste femme à *L'Acadie nouvelle* et elles demeurent à ce jour moins nombreuses à y tenir chronique).

On remarque toutefois que la diversité ethnique n'est pas au rendez-vous, très peu de contributeurs, contributrices ne sont pas des personnes issues de la communauté acadienne ou plus largement canadienne-française. Cette estimation est fondée sur le nom de famille ainsi que sur ce que disent d'elles les personnes contribuant à *Astheure*. Il faut dire qu'en cas de dissensus l'origine non-acadienne du contributeur peut se retourner contre lui.

Notons aussi que personne ne gagne d'argent avec *Astheure* puisque les contributions sont bénévoles. Ainsi en plus d'attirer les personnes qui ont certaines habiletés scripturales, contribuer à *Astheure* engage des personnes qui ont du temps libre ou dont les contributions à *Astheure* peuvent être valorisées socioprofessionnellement¹⁶. Mentionnons également qu'*Astheure* ne dépend pas d'annonceurs et de subsides tant publiques que privées. En ce sens-là en termes de contributeurs, on est passé de l'ère des lobbyistes à celle des hobbyistes (Blondeau, 2007). Les personnes semblent souvent intervenir en tant que citoyens, citoyennes mais aussi en lien plus ou moins immédiat avec leurs fonctions sociales ou leur profession. Tout dépend aussi du contenu abordé.

En termes de contenu, *Astheure* vise large et l'explique :

Si l'Acadie n'a pas de frontières, les sujets pouvant être diffusés n'ont pas de limites. Les textes soumis peuvent donc aborder une foule d'enjeux sociaux (contemporains ou historiques) qui affectent la société acadienne, qu'ils soient politiques, économiques, culturels, etc.

Mon bilan à ce niveau va rester sommaire mais il me semble intéressant d'offrir un tour

¹⁵ Il est alors intéressant de savoir ce qu'il ou elle met de l'avant, dans une optique de construction de l'éthos, ce dont je ne tiens pas compte ici.

¹⁶ On reste finalement assez proche du portrait dressé par Dakhli (2015) des rédacteurs de lettres de lecteurs des journaux traditionnels.

d'horizon même non exhaustif des questions traitées dans *Astheure* afin de mieux cerner la place que les questions de langue occupent dans l'économie générale des sujets traités dans *Astheure*. Le 26 janvier 2016 soit moins de 3 ans après sa création, deux des personnes à l'origine du projet signent un premier bilan (Eddie et Léger 2016) dont voici un extrait qui propose un relevé des thèmes abordés :

Au cours des dernières années, des textes portant sur une panoplie de thèmes ont été publiés. Il a été question, entre autres, de l'identité acadienne, des symboles nationaux, de l'histoire acadienne, de la solidarité entre les Acadiens de partout au Canada, de la question de l'Acadie diasporique (notamment des Acadiens en exil et des enjeux spécifiques aux Acadiens d'ailleurs au monde), de la remise en question de la formule du Congrès mondial acadien, de la participation citoyenne, des enjeux linguistiques (liés à l'aménagement linguistique, au bilinguisme institutionnel, à l'assimilation, au poids démographique et à la langue parlée par les Acadiens), des enjeux liés à l'éducation (surtout pour ce qui a trait au dossier des autobus scolaires au Nouveau-Brunswick), des enjeux environnementaux (liés, entre autres, à l'industrie forestière, à l'exploitation du gaz de schiste, au transport en commun, aux changements climatiques et au virage vert), des enjeux spécifiques aux femmes acadiennes (notamment de l'inégalité entre les sexes, de l'égalité salariale, de la sous-représentation des femmes dans les médias, de l'accès à l'avortement, de la violence à caractère sexuel, de la disparition de femmes autochtones partout au Canada et de l'engagement des hommes dans la cause féministe), des enjeux sociaux (dont la pauvreté et les droits des LGBT), de la présence des Acadiens dans les médias nationaux et d'hommages à des Acadiens qui nous ont quitté.

Capture d'écran Eddie et Léger (2016)

Depuis ce bilan de 2016, plus de 300 textes ont été publiés mais leur prise en considération conduit à dresser un bilan analogue en termes de thématiques abordées. Au sein de cet espace discursif, les questions de langue occupent une place notable mais non massive par rapport à d'autres préoccupations sociales. En fait ce sont 99 textes sur 517 qui sont consacrés à des questions linguistiques, ce qui équivaut à un peu moins d'un cinquième ou 19,14 % des publications. D'autres thématiques occupent également une place conséquente, ainsi la question de l'identité acadienne revient plusieurs fois, on note aussi la présence de nombre de critiques littéraires et plus largement artistiques d'artistes locaux. Quel impact ont les textes publiés sur *Astheure* ? Pour les cinq ans du webzine, Eddie (28 mai 2018) s'arrête cette fois sur la question de l'impact d'*Astheure*. Elle renvoie le lectorat à une nouvelle section celle des 20 textes qui ont fait le plus réagir, parmi ceux-là sept sont à thématiques linguistiques. Notons aussi que la consultation d'un document recensant le nombre de vues par articles et mis à ma disposition par le webmestre du site permet de voir par exemple que sur les quinze textes les plus « vus », huit ont comme thème des questions de langue (les deux premiers sont à thématique linguistique et cumulent à eux deux plus de 22 000 vues). Eddie souligne aussi que des débats sur *Astheure* ont percolé dans les autres médias voire dans l'espace social.

3.2. *Astheure* : que s'écrit-il sur la langue en Acadie ?

Notons d'emblée que tous les textes recensés abordant des questions linguistiques ne concernent pas forcément l'Acadie. Toutefois, tous traitent de la francophonie minoritaire canadienne de façon générale ou d'une francophonie en particulier, plusieurs textes sont également consacrés à la francophonie louisianaise.

Un premier balayage montre, qu'il y a globalement deux façons d'aborder les questions de langue, deux angles d'approches. Cela se fait soit par le biais des enjeux sociopolitiques autour de questions concernant essentiellement le statut du français (la gestion du bilinguisme officiel au niveau provincial ou à l'échelle fédérale, le bilinguisme des juges à la Cour suprême, la gestion du programme d'immersion, etc.), soit par le biais de problématiques plus strictement linguistiques, des questions de code, de corpus. Les questions de statut dominant très largement, elles sont le fait de collaborateurs majoritairement universitaires qui traitent de près ou de loin une question en lien avec leur domaine d'expertise, c'est-à-dire de sujets à caractères sociologiques, politiques, juridiques. De tels sujets sont parfois traités sous la forme de « lettre ouverte » à tels ou tels dirigeants. Les questions de forme de la langue sont bien plus rarement traitées et relèvent davantage du témoignage et que de l'expertise. Ainsi, aucune des deux linguistes collaboratrices n'intervient directement sur cette question.

Cette double entrée vers les questions linguistiques : par le statut ou par le corpus émerge dès les tout débuts d'*Astheure*. En 2013, quinze textes sont parus avant que les deux premiers traitant de langue ne soient publiés. Ils apparaissent alors coup sur coup respectivement les 10 et 12 juin 2013, sans qu'on puisse lire dans cette symétrie autre chose que de la coïncidence. Le premier est intitulé « Quand l'État nous gère la langue » (Wade, 10 juin 2013) et le second « J'suis fier pis j'ai honte » (Daigle, 12 juin 2013). Alors que le premier concerne le statut du français en Acadie, le second texte porte sur la compétence et *in fine* la qualité de la langue française du rédacteur du billet et plus largement chez les Acadiens. Au cours du temps cette symétrie ne se maintient pas et ce ne seront finalement que très peu de textes qui traiteront de la question de la forme de la langue et des représentations linguistiques de leur auteur. Débutons avec ce type de textes.

Bien qu'il soit difficile de tirer des généralités étant donné le tout petit nombre de textes abordant des questions concernant le corpus, les deux textes qui abordent le plus frontalement cette question se présentent comme des témoignages de mal-être, de honte, d'insécurité face à sa langue. En plus, du premier déjà cité (Daigle, 12 juin 2013), le second paraît en 2014 avec le titre « Le chiac ou l'insoutenable légèreté du parler acadien » (Cyr, 20 janvier 2014). Les deux textes développent un point de vue assez critique sur le français en usage en Acadie, du moins au sud-est du Nouveau-Brunswick. Les deux également déplorent à la fois un enseignement trop rigide de cette langue (trop discriminant selon Daigle) et la piètre qualité de l'enseignement reçu. Tous deux disent aussi écrire dans le sillage de la « récente crise du français à l'Université de Moncton » (l'un des nombreux épisodes où la question de la qualité de la langue française de la jeunesse acadienne est revenue sur le devant de la scène, voir Arrighi et Violette 2013). Malgré leurs différences ces deux textes témoignent d'un mal-être linguistique où l'auteur se questionne sur sa compétence en français mais aussi plus largement sur celle des membres de la communauté. Cyr va jusqu'à proposer que le chiac restreint la

pensée de ses locuteurs et locutrices. Ces deux textes vont recevoir un certain écho, celui de Daigle est ainsi classé premier des vingt textes qui ont fait le plus réagir (voir *infra*). Il comprend 14 commentaires, celui de Cyr en comprend sept qui de manière générale appuient les proposants de Daigle que de Cyr. Les deux extraits ci-dessous donnent une bonne idée de la teneur de ces deux textes.

Ma langue maternelle est le chiac, je suis très fier d'être Acadien, mais cela fait à peu près 10 ans que je n'ai pas écrit en français. Je me suis fait dire par le « système » que mon français est pourri, puis ça ne m'aura pas pris trop longtemps pour développer l'idée que je devrais avoir honte de ma langue. J'ai encore plus honte d'admettre que maintenant, quand je remplis des formulaires, j'indique l'anglais comme ma langue préférée. Qu'est-ce qui s'est passé? Dans le contexte du débat récent concernant la qualité de la langue française à l'Université de Moncton, j'aimerais partager mon histoire personnelle, en tant que témoignage, parce que je ne crois pas qu'elle soit unique. En fait, je crois que mon cas est plutôt typique. J'aimerais qu'on puisse tous réfléchir à notre langue, notre identité, puis à quoi ça sert vraiment notre « fétiche » français.

Capture d'écran Daigle, 12 juin 2013

La récente crise liée à l'état de la langue française à l'Université de Moncton servira ici d'exemple poignant de la détérioration de la qualité de la langue en Acadie. Si les prochains enseignants ne sont pas pleinement formés dans l'instruction de la langue française et n'y voient pas un bien culturel digne de protection, comment entrevoir la continuité du français en Acadie? La performance scolaire en français des jeunes néo-brunswickois en est aussi un exemple que l'on ne peut négliger. Aussi, les récentes statistiques nous démontrent que les francophones issus de l'Afrique s'inscrivent en masse à l'Université. Pour assurer cette croissance, et pour légitimement se réclamer du titre de « la plus grande université francophone hors-Québec au pays » l'Université doit faire mieux. Moncton et Dieppe doivent aussi faire mieux. Il est triste de penser que la seule ville officiellement bilingue au pays, si l'on se fie aux pamphlets visant à attirer l'immigration dans cette ville, a toujours de la difficulté à assurer une réglementation allant de ce sens. Les fameux dires de l'écrivain Yves Beauchemin, qui veut que les francophones canadiens hors-Québec sont « des cadavres encore chauds », semble donc avoir une malheureuse vérité derrière elle. La Francophonie canadienne s'effrite de plus en plus. Il en vient donc à ses membres de la reproduire. Prenons en main non seulement notre propre destin comme communauté francophone canadienne, mais aussi la longue bataille qui nous a été léguée.

Capture d'écran Cyr, 20 janvier 2014

Ces deux textes sont donc ceux qui abordent le plus directement la question de la langue, de la difficile maîtrise du français, du vernaculaire qui limiterait les individus, de l'insécurité voire la honte ressentie face à ce que l'on estime un manque de compétences dans sa langue maternelle.

Que dire de ces deux textes replacés dans l'écologie des débats sur la langue en Acadie ? Ils s'inscrivent dans le sillage de nombreux discours qui voient en la détérioration de la qualité de langue des individus, la menace de la disparition du groupe tout entier, appelant alors (comme le fait Cyr) la jeunesse à un combat pour sa survie (voir Arrighi et Violette, 2013). Sur le site d'*Astheure* en revanche, ils vont figures d'exceptions et bien que de tels propos y soient rares certains contributeurs ou contributrices vont intervenir pour dénoncer la trop grande place que prennent les récits des « moments où on s'est senti inférieur, ou bien illégitime », toujours selon cette contributrice, « il faut arrêter de jouer la victime, et surtout, il faut arrêter de permettre à notre complexe d'infériorité linguistique de monopoliser la conversation » (McNeil, 16 mars 2017). Il faut préciser que ce texte ne répond à aucun des deux précédents qui ont reçu des appuis mais aussi des oppositions.

Dans ce contexte, l'angle d'approche dominant des questions de langue sur le webzine *Astheure* relève de questions qui ont trait au statut de la langue, de sa place dans l'espace public : que ce soit dans le paysage linguistique (Léger, 31 août 2015 et Robichaud, 15 juillet 2022), lors du débat des chefs pendant la campagne pour les élections provinciales au Nouveau-Brunswick de 2018, Doucet, 28 août 2018) ou encore à la Cour suprême (Cardinal, Doucet et Carey, 5 août 2016).

Dans ce domaine, l'actualité peut être l'étincelle de la prise de parole. Comme l'ont montré de multiples analystes du discours, il y a des moments qui sont discoursogènes, c'est-à-dire aptes à générer un discours (ce que Moirand (2007) appelle des *moments discursifs* ou Silverstein et Urban (1996) des *moments d'entextualisation*). Les révisions de législation sur les langues officielles tant au Nouveau-Brunswick qu'au niveau fédérale sont de ces moments. Le sujet est alors peu agonistique : tous vont dans le même sens, il faut en faire plus (Renault, 1^{er} mars 2018 ; Cormier, Gagné et Pratte, 21 juin 2018 notamment). Sur *Astheure* sont aussi relayés nombre de débats commencés ailleurs, ainsi la question des autobus scolaires bilingues, une question qui, comme au sein de la société peut être divisée (Cardy, 31 mars 2015 *versus* LeBlanc, 10 avril 2015).

La distinction entre textes traitant du corpus et textes traitant du corpus est utile lors d'une première étape de la recherche, dans le cadre de l'approche macro que je privilégie ici. Il y a aussi de nombreux cas où elle opère bien. Néanmoins, la coupure n'est pas toujours aisée à établir et ce sont souvent les thématiques qui concernent les deux niveaux qui recèlent les questions les récurrentes ou les plus polémiques.

Ainsi, des questions de nature essentiellement sociopolitique peuvent néanmoins être traitées d'un point de vue essentiellement individuel. C'est usuellement le cas du sujet de l'assimilation¹⁷, qui est le plus souvent traité comme un problème personnel, un problème de personnalité : l'assimilation disant un manque de combativité et surtout de fierté et non dans sa dimension collective, politique (comme conséquence d'une minorisation accrue). Ce type de traitement du sujet correspond à la façon usuelle de traiter de cette question dans l'opinion

¹⁷ Ce que l'on entend par assimilation au sein des communautés francophones minoritaires au Canada est le fait d'adopter l'anglais comme langue d'usage dans quasiment tous les domaines de sa vie, de ne pas ou peu transmettre sa langue à ses descendants, de « vivre en anglais » en somme.

publique en Acadie (Arrighi et Violette, 2013 ; Arrighi et Urbain, 2016).

D'autres textes sont encore malaisés à classer en fonction du clivage statut / corpus. Par exemple lorsque l'on parle des déficiences du système scolaire francophone, on traite de statut mais aussi de corpus. C'est aussi le cas quand on se divise sur la question du choix du slogan *Right fiers* : c'est alors une question de (mauvaise) forme de la langue comme porte étendard d'un événement public qui fait discourir. C'est encore le cas quand on exprime des soucis face à la scolarisation en français de ses enfants dans une école que l'on juge anglo-dominante.

En définitive, bien des débats linguistiques présentés sur *Astheure* se prêteraient à une étude « micro » (à la fois formelle et critique), j'ai néanmoins ici privilégié une visée plus macro (essentiellement thématique) afin, comme proposé en introduction, de dresser un certain portrait de ce qui s'écrit sur la langue en Acadie.

Nombreux sont les travaux qui ont traité en Acadie des discours sur la langue tenus au sein de médias. De ce point de vue, ce fut surtout la presse qui fut investiguée (avec le travail sur ce support que Boudreau initie à partir des années 2000, pour une synthèse, voir Boudreau, 2022). Ces études ont pu montrer le rôle de la presse comme support du sentiment national, tribune d'un discours d'autorité sur la langue et outil de mobilisation lors de batailles pour l'obtention ou la conservation de droits linguistiques.

Les études prenant comme terrain le web se développent toutefois en même temps que se développent les espaces de prise de paroles et que se multiplient les formes de discours sur internet. Pour l'Acadie, en sociolinguistique, on peut citer l'étude pionnière de Cormier (2010) ainsi que le travail de Arrighi et Berger (2022). Alors, de quoi parle-t-on quand on parle de langues dans ces nouveaux espaces médiatiques ? J'ai adopté ici une approche macro en menant une analyse avant tout thématique. De cette analyse, quelques grandes thématiques ressortent essentiellement tournées autour de la gestion publique des langues officielles. Finalement, j'espère avoir montré par cette étude l'intérêt de se pencher sur ce type de support comme témoignage de l'appropriation des espaces socio-numériques comme lieu de production d'un discours sur soi au sein de la communauté linguistique minoritaire acadienne.

BIBLIOGRAPHIE

ALI-BENCHERIF, Mohammed Zakaria et MAHIEDDINE, Azzeddine, *Langues, discours et identités au prisme des réseaux sociaux numériques*, É.M.E, Louvain-la-Neuve, 2023.

ANGENOT, Marc, « 1889 : un état du discours social », 1989, <https://www.medias19.org/publications/1889-un-etat-du-discours-social>

ARRIGHI, Laurence et BERGER, Tommy, « Le podcast par et pour la communauté, un nouveau marché franc pour une variété de langue stigmatisée ? Le cas d'un podcast « tout en chiac », Colloque « Le numérique et les communautés linguistiques en milieu minoritaire : rôles, impacts et enjeux », Université Laval, 2022.

ARRIGHI, Laurence et Isabelle VIOLETTE (2013) De la préservation linguistique et nationale : la qualité de la langue de la jeunesse acadienne, un débat linguistique idéologique, *Revue de l'Université de Moncton*, 44-2, 67-101, <https://doi.org/10.7202/1031001ar>.

BLONDEAU, Olivier et ALLARD, Laurence, *Devenir média : l'activisme sur internet entre défection et expérimentation*, éditions Amsterdam, Paris, 2007.

BOUDREAU, Annette, *Dire le silence*, Sudbury, Prise de paroles, 2022.

- CHOULIARAKI, Lilie et FAIRCLOUGH, Norman, *Discourse in Late Modernity - Rethinking Critical Discourse Analysis*, Edinburgh, Edinburgh University Press, 1999.
- COLLECTIF, « Manifeste », in *TaGueule*, <https://tagueule.ca/manifeste/>
- CORMIER, Julie, *Représentations, dynamiques langagières et internet : le cas du chiac en Acadie*, thèse de maîtrise, Université de Moncton, 2010.
- DAKHLIA, Jamil, « Courrier des lecteurs », in *Publictionnaire. Dictionnaire encyclopédique et critique des publics*, 2015, <http://publictionnaire.huma-num.fr/notice/courrier-des-lecteurs>
- FERRON, Andrée-Mélissa, « Imprimatur : la pratique essayistique en Acadie », in *Revue de l'Université de Moncton* 50, 2019, 285–327. <https://doi.org/10.7202/1084318ar>
- GJESDAL, Anje et GJERSTAD, Oyvind, « Web 2.0 et genres discursifs : l'exemple des blogs sur le changement du climat » in *Synergies Pays Scandinaves* 9, 2014, 49-61.
- HELLER, Monica, *Linguistic minorities and modernity: A sociolinguistic ethnography*, New York, Longman, 1999.
- HINDMAN, Matthew, *The Myth of Digital Democracy*, Princeton, Princeton University Press, 2008.
- KONSTANTOPOULOS, Nikolaos et KELLA, Vassiliki « Le concept de genre dans l'analyse des discours médiatiques », *Communication*, 20/2, 2001, <https://doi.org/10.4000/communication.6541>
- LECLERC, Catherine, « Chic, le chiac? Du vernaculaire dans le roman », *Liaison* 129, 2005, 21-25.
- MELANSON BREAU, Natalie, *Le slogan Right fiers des jeux de la francophonie canadienne, d'une polémique sociolinguistique à une formule*, thèse de doctorat, Université de Moncton, 2022.
- MILLETTE, Mélanie, *L'usage des médias sociaux dans les luttes pour la visibilité. Le cas des minorités francophones au Canada anglais*, thèse de doctorat, Université du Québec à Montréal, 2015.
- MOIRAND, Sophie, *Les discours de la presse quotidienne: observer, analyser, comprendre*, Paris, PUF, 2007.
- MONNOYER-SMITH, Laurence, « La participation en ligne, révélateur d'une évolution des pratiques politiques ? » in *Participations* 1, 2011, 156-185. <https://doi.org/10.3917/parti.001.0156>
- PAILLÉ, Pierre et MUCCHIELLI, Alex, « L'analyse thématique » dans Paillé et Mucchielli (dir.), *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales*, Paris, Armand Colin, 2012, 231-314.
- PAVEAU, Marie-Anne, *L'analyse du discours numérique. Dictionnaire des formes et des pratiques*, Paris, Hermann, 2017.
- SILVERSTEIN, Michael, et URBAN, Greg, *Natural Histories of Discourse*, Chicago, University of Chicago Press, 1996.